# MISSIONS

## DE LA CONGRÉGATION

# DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 61. — Mars 1878.

## MISSIONS ÉTRANGÈRES

### MACKENZIE.

LETTRE DE Mgr CLUT AU T.-R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Mission de la Providence, le 8 août 1876.

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Comme dernièrement j'ai été surpris par le passage des berges avant d'avoir achevé mon journal, je profite maintenant d'un temps de repos, à la Providence, pour continuer ce récit, afin de n'être pas pris au dépourvu quand une occasion se présentera de faire partir des lettres pour la France.

Sans autre préambule, mon très-révérend Père, je reprends mon journal au point où je me suis arrêté le 3 juillet dernier (1).

(1) Voir le numéro de décembre 1876.

Je vous parlais d'une partie de l'hiver passé à notre chère mission de Saint-Joseph (grand lac des Esclaves). J'employai bien mon temps pendant ce séjour. Chaque matin, après déjeuner, je faisais atteler quatre bons chiens par le F. SCHEERS, et je me rendais au Fort, conduisant moi-même mon équipage. J'allais trouver là un des meilleurs interprètes montagnais du pays, et, avec son aide, je corrigeais une traduction en montagnais que je venais d'achever : les Evangiles des dimanches et des principales fêtes de l'année. Mon interprète comprenait toute l'importance de ce travail, aussi était-il heureux quand il pouvait trouver quelque bonne tournure de phrase pour tel ou tel passage, il en remerciait Dieu tout haut, et j'étais encore plus satisfait que lui. J'employais quatre heures chaque jour à cette correction, et, rentré à la maison, je mettais au net ce qui avait été corrigé, puis le P. GASCON se hâtait d'en prendre copie pour lui-même.

Nous avons donc maintenant une excellente traduction en montagnais des saints Evangiles, et chaque dimanche nous les lisons devant les Indiens qui appartiennent à cette nombreuse tribu.

Le R. P. GASCON, le F. SCHEERS et tous nos catholiques de Saint-Joseph auraient bien voulu me garder encore ; mais mon absence de la Providence avait été déjà bien longue, il fallait y retourner. Je désirais partir le 12 janvier de grand matin ; le temps étant mauvais et menaçant, nous crûmes prudent de différer, car nous avions à franchir un bien mauvais passage, où Mgr GRANDIN autrefois avait passé une affreuse nuit, exposé au danger de se geler. Cependant le ciel s'étant éclairci, le F. SCHEERS, Michel Maudeville et moi nous partîmes à neuf heures et demie du matin. Mes compagnons n'étaient avec moi que pour me rendre le voyage plus facile et prendre sur leurs

traîneaux une grande partie de ma charge. Un seul eût pu suffire à la rigueur, car je connais très-bien le chemin de Saint-Joseph à la Providence, et j'aurais pu servir de guide ; mais il fallait songer au retour de mon compagnon, car, en hiver, dans ces parages on ne va jamais seul pour des voyages de plusieurs jours, à cause des dangers de se geler, de se couper ou d'autres accidents semblables.

Nous fûmes obligés de passer la première nuit dans une île du grand lac des Esclaves, sur la rive, afin d'avoir du bois de grève entassé, le seul bois sec qu'on puisse se procurer en ce lieu; nous ne tardâmes pas à être fortement incommodés par la neige. Une poudrerie se déclara, et un vent violent et glacial amenait juste dans notre campement la neige, qui couvrit bientôt nos habits et nos couvertures. Nous prîmes quelques précautions pour nous garantir de l'excès du froid, ce fut peine inutile; la neige, d'une finesse extrême, pénétrait dans nos couvertures; de temps en temps de véritables avalanches nous arrivaient sur le visage et dans le cou, et ce fut à tel point que, lorsque nous nous levâmes enfin sans avoir pu fermer l'œil, nos couvertures étaient complétement prises en *pain de glace*. Vers deux heures du matin, la tempête s'étant apaisée, comme nous grelottions, je fis lever Michel pour nous faire du feu. C'est, du reste, l'heure de mon lever dans mes voyages d'hiver. Les jours sont si courts que, si l'on veut franchir les grandes distances à parcourir dans ces vastes déserts, il faut nécessairement prendre sur la nuit. Généralement, à l'exception d'une heure environ, consacrée à un modeste repas et à sa préparation, on marche depuis quatre ou cinq heures du matin jusqu'aux premières ténèbres. On tâche de se ménager assez de temps pour achever le campement avant la nuit close. Mais ce n'est pas une bagatelle. Il

faut couper du bois, le transporter, écarter la neige, allumer le feu, préparer le souper, etc. ; tout cela prend quelquefois de deux à trois heures.

Les nuits suivantes, nous eûmes de meilleurs campements. Nous en avions grand besoin pour compenser le sommeil perdu et réparer nos forces. Cet hiver le lac était mauvais. Partout étaient amoncelés des tas de glace, près desquels s'accumulait la neige qui restait sans consistance ; aussi nous enfoncions plus que d'habitude et jamais nous n'avions le pied sûr.

Le 15 janvier, à neuf heures du matin, nous arrivâmes au fort de la riviere au Foin. Nous avons là une maison-chapelle inachevée ; ce petit poste est dédié à sainte Anne. Le commis du Fort nous reçut avec bienveillance, mais je ne pus que partager le déjeuner ordinaire de la famille, qui était prêt à mon arrivée. M. J. Flett, le commis, aurait voulu me retenir à dîner, mais j'étais pressé ; je voulais aller coucher à la pointe de Roches. Avant de me remettre en route, je fis cependant un baptême, et, à onze heures du matin, je repartis en compagnie du chasseur du Fort, qui campait à cette même pointe avec son frère, un des chefs des esclaves de la rivière au Foin.

Nous arrivâmes, en effet, à ce campement à la tombée de la nuit ; nous trouvâmes là cinq loges. Le chef qui me donna l'hospitalité me reçut fort bien. Tout le monde se réunit chez lui, ce fut pour moi l'occasion de causer avec les sauvages et de les instruire ; la nuit était déjà bien avancée lorsque je récitai le chapelet, qui fut suivi de la prière du soir. Le lendemain était un dimanche ; je fis prier les sauvages et continuai à les instruire ; mais je dus me remettre en route après le déjeuner. En partant, j'annonçai solennellement au chef et à tous les sauvages que je reviendrais à Sainte-Anne après le départ des glaces, pour leur donner la mission.

Comme nous étions partis plus tard que d'habitude et que bientôt une tempête de neige nous surprit, nous fûmes obligés de faire le tour d'un bois immense pour échapper au danger de nous égarer. Nous ne fîmes, ce jour-là, qu'un trajet bien court et, pour comble de malheur, nous eûmes beaucoup de peine à trouver du bois suffisamment sec pour la nuit.

La neige étant abondante et mouvante, nous ne pouvions marcher vite, et pourtant, pour trouver un campement passable, nous étions obligés d'aller jusqu'à la pointe aux Brochets, à l'entrée du Mackenzie. Comme le soleil était sur le point de se coucher et que nous étions encore bien éloignés de cet endroit, j'envoyai Michel en avant pour qu'il préparât le campement. Je lui indiquai à peu près la place, mais Michel, surpris par la nuit, alla préparer notre gîte au meilleur endroit qu'il découvrit, et qui était loin d'être bon, je vous assure. Il n'y avait point d'épinettes, et le bois sec était aussi fort rare. Cependant, quand nous arrivâmes, le Frère et moi, le campement étant déjà avancé et la nuit fort obscure, il fallut bien nous résoudre à demeurer là. Des branches de saule remplacèrent celles d'épinette, mais elles sont loin d'être aussi *confortables*, et, de plus, à peine le feu fut-il allumé, que nous nous trouvâmes dans l'eau. La rivière avait envahi ce terrain en automne, et la glace s'était formée; le feu la faisait fondre, et l'eau coulait par-dessous nos vêtements. Il fallut recourir à bien des précautions pour ne pas s'exposer à prendre un bain d'eau glacée.

Nous nous levâmes de grand matin, impatients d'arriver au terme de notre course, et peu fâchés de quitter un si mauvais campement. Il faisait tellement froid que Michel se gela le menton et les joues. Nous nous hâtâmes afin d'arriver le jour même, mais nous n'aurions pas réussi, si nous n'avions trouvé un sentier bien battu, qui permît à

nos coursiers d'accélérer le pas. Nous arrivâmes à la Providence au coucher du soleil. Il y avait un mois que j'étais absent de la mission.

Depuis l'automne, j'étais sans nouvelles de nos chasseurs; ils ne nous apportaient aucune provision, de sorte qu'on était réduit à faire un rude carême anticipé. Les estomacs, soit à l'évêché, soit au couvent, s'en trouvaient fort mal. D'un autre côté, l'indifférence des Indiens de la Providence, par rapport à la religion, me donnait de l'inquiétude. Cette dernière considération me décida à entreprendre une visite aux camps indiens. Accompagné du F. Boisramé et de deux de nos serviteurs, je commençai par aller voir un des chefs indiens, campé en un lieu qu'on appelle *le Petit Maskeg* (le Petit Marais). Le voyage ne fut pas long, nous ne passâmes qu'une nuit en chemin, mais il faisait très-froid, aussi un de nos serviteurs, nommé Emile Houel, se gela ainsi qu'un Ecossais, serviteur de la Compagnie, qui allait chercher de la viande pour son maître. Nous arrivâmes au camp le lendemain de notre départ, vers deux heures du soir. Je me rendis immédiatement dans la tente du chef où se réunirent bientôt tous les hommes du camp. Je leur annonçai que je venais les instruire et baptiser leurs enfants, et, aussi que, manquant de viande à la mission, j'espérais qu'ils m'en donneraient. Le chef me répondit qu'il enverrait ses jeunes gens à la chasse jusqu'à ce qu'ils eussent fait pour moi une provision suffisante.

J'étais arrivé le 29 janvier; le lendemain, 30, était un dimanche, on observa le repos dominical. Je réunis trois fois les Indiens dans la tente du chef pour les instruire, ce que je continuai ensuite en allant les visiter à domicile. Il n'y avait là que cinq loges ou huttes, renfermant deux familles chacune.

Le lundi, de grand matin, tous les hommes et les jeunes

gens répondirent à l'appel du chef et partirent pour la chasse. Ils tuèrent, ce jour-là, douze caribous, qui furent réservés pour moi. Le lendemain, le carnage fut plus grand ; vingt-cinq caribous furent abattus. On en réserva dix-sept pour la mission. Le F. Boisramé, aidé de deux petits sauvages, s'occupa du transport de ces animaux, et les mit en lieu sûr.

Pendant mon séjour au camp, je m'informai, auprès du chef, des motifs de cette indifférence des sauvages à l'égard de la religion et à l'égard des Missionnaires, auxquels ils ne vendaient plus de vivres comme autrefois. Le chef me répondit qu'un de nos Pères, voyant qu'ils persévéraient dans leur mauvaise conduite, les avait menacés de l'enfer s'ils ne changeaient pas, et eux, au lieu de profiter de cette menace pour se convertir, s'étaient mis dans la tête d'essayer d'aller au ciel sans le secours du prêtre, et, pour le même motif, ils ne voulaient plus lui fournir de quoi manger. Le chef ajouta que, comme j'avais pris la peine de venir les voir dans leur camp, ils changeaient de résolution et s'efforceraient de se sauver par le ministère des Missionnaires ; que, pour les conserver, ils leur donneraient des vivres.

Cette résolution me remplit de joie et me prouva que ma visite avait obtenu le double résultat que je m'étais proposé. Je baptisai deux enfants, avant de quitter ces pauvres sauvages. Je fus accompagné à mon retour par un petit *Plat-Côté-de-chien*, âgé de treize ou quatorze ans, nommé Henri, qui conduisait un de nos traîneaux.

Le 4 février, je repartis avec cet enfant. Nous ne pûmes aller camper bien loin, les jours étant très-courts dans cette saison. Il faisait excessivement froid, et un vent violent faisait tourbillonner la fumée, qui nous suffoquait. Pour obvier à cet inconvénient, je fis suspendre devant

le feu une de nos couvertures, mais le vent y porta des étincelles qui y firent de larges brûlures. Nous atteignîmes le camp sauvage dans la journée suivante. C'était le même camp que j'avais visité quelques jours auparavant. On ne s'attendait pas à me revoir une seconde fois, aussi la joie fut vive, et de toutes les bouches sortirent de grands et de nombreux *marcis*. Je logeai encore chez le chef. Vite il fit préparer le souper, auquel je fis bon accueil, malgré certaines politesses qui eussent dégoûté bien des convives.

Peut-être vous serait-il agréable d'avoir une idée du palais dans lequel je m'étais installé. La description n'en sera ni compliquée ni longue. Quelques sapins avec leurs branches et quelques peaux de caribou forment les murs de l'unique appartement dont se compose cette habitation, et où loge le chef et sa nombreuse famille. Vers le milieu de cette pièce, qui a environ 12 pieds carrés, se trouve le foyer, dont la fumée monte à ciel ouvert. Tout autour du foyer sont étendues de menues branches de sapin recouvertes de mauvaises peaux. Cela tient lieu à la fois de parquet, de tapis, de siéges, de table, de lit, etc. Aux deux côtés opposés de la loge, pendent deux peaux ou deux misérables morceaux de couvertures; ce sont les deux portes d'entrée qui servent aux gens et aussi aux arbres secs que l'on introduit entiers, et qu'on a soin de poser les uns sur les autres pour que le tirage soit plus actif. Les parois des murs sont inclinées et s'élèvent à 5 ou 6 pieds au-dessus du sol.

Les esclaves ont quelquefois des huttes en peaux de caribou ayant la forme d'un cône tronqué, mais, comme ils vivent de la vie nomade, ils trouvent que la hutte de peaux est trop lourde à transporter, et généralement ils préfèrent s'installer à chaque campement nouveau dans des huttes de sapins, semblables à celles que je viens

de décrire. Celle-ci, cependant, était la plus confortable du camp ; jugez par là de ce que devaient être les autres. Pendant les quatre ou cinq nuits que j'ai passées dans cette hutte, j'ai été loin de reposer à mon aise. Il n'y avait pas plus de 4 à 5 pieds de distance entre le foyer et la paroi de la muraille, je ne pouvais donc m'étendre commodément ; aussi je regrettais bien de n'être pas campé en plein air, d'autant plus que dans la nuit on enlevait les portières, ce qui laissait libre accès au froid et au vent alors que le feu s'éteignait.

Le dimanche, 6 février, je fis réunir tout le monde chez le chef ; on y était entassé ; cela ne m'empêcha pas de faire la prière publique et une instruction. Deux jours après, j'étais de retour à l'évêché avec d'abondantes provisions de bouche.

J'appris, peu de temps après, que quelques-uns des chasseurs de la mission et du fort étaient campés sur la montagne de la Corne. Je pris le parti d'aller les instruire, et de tâcher de savoir aussi ce qu'ils faisaient, car ils ne nous donnaient rien. Je voulais en même temps les engager à se rapprocher de la mission, dont ils étaient éloignés de trois journées de marche, ce qui faciliterait le transport des vivres qu'ils doivent nous procurer. J'arrivai le 12 février, à trois heures du soir, à leur campement, qui se composait de cinq loges. Je fis deux baptêmes d'enfants, et, le lendemain, qui était un dimanche, je ne manquai pas d'instruire ces chers Indiens. J'aurais voulu séjourner plus longtemps au milieu d'eux ; mais le 17 février approchait, je tenais à présider la cérémonie de la rénovation des vœux, et je dus me décider à repartir à midi. Nous campâmes, le soir, sur le haut de la montagne, nous avions choisi le meilleur endroit ; cependant, après avoir enlevé la neige, nous n'eûmes qu'un lit de glace que nous recouvrîmes de branches de

sapins rabougris. La fumée de notre foyer nous aveuglait, et un froid terrible nous empêchait de trouver de quelque charme à la vue de quatre lacs très-grands et fort beaux que nous avions à traverser sur le haut de cette montagne. L'un de ces lacs a environ 16 lieues de long sur 12 de large ; tous sont remplis de poissons qui pèsent de 3 à 6 livres en moyenne, et de truites saumonnées, du poids de 20 à 25 livres. Je me demandais comment ces grands lacs, à cette hauteur, ont pu être peuplés de poissons, car la rivière, qui en déverse les eaux dans le Mackenzie, est pleine de rapides et de chutes.

Le 14, le 15 et le 16 février il neigeait à plein ciel, et cependant j'étais en route. Le sentier était embarrassé, et, malgré mon désir d'aller vite, nous avancions très-lentement. Nos chiens, dont les traîneaux étaient surchargés, avaient peine à se frayer un passage dans cette neige molle. Je craignais donc de ne pouvoir arriver à temps ; j'avais eu beau presser la marche, je vis bien, le 16 au matin, qu'il me serait impossible d'arriver le soir avec mon équipage. Voyant cela, je confiai mes chiens et mon traîneau à un Indien, je mis dans un petit sac quelques poignées de viande pilée et un morceau de suif pour mon dîner, et je pris les devants afin d'arriver le jour même.

La neige tombait de plus en plus abondante. Le vent soufflait avec rage ; le sentier était si encombré et le ciel si sombre, que je ne pouvais me guider qu'à l'aide d'un bâton, en sondant le chemin, et de mes raquettes, qui m'avertissaient que je m'en éloignais, quand elles enfonçaient plus que de coutume. Quand je me fus séparé de mes compagnons, le temps devint de plus en plus mauvais. J'arrivai à un lac que l'on traverse en trois heures en temps ordinaire, je perdis tant de moments précieux à tâtonner pour ne pas m'égarer, que je dus

bien mettre six heures à faire ce trajet. J'avais une grande appréhension de m'égarer, car c'était la seconde fois seulement que je faisais ce voyage. Malgré l'intensité du froid, le mouvement que je me donnais me mettait en nage. Je n'avais pas de couverture, et mon sort eût été malheureux si je me fusse égaré. Cependant je parvins de l'autre côté du lac et j'arrivai à l'embouchure de la rivière aux Saules, qui est fort large en cet endroit, et de là je gagnai une autre rivière plus étroite et la place où nous avions fait notre premier repas en quittant la mission. J'avais besoin de prendre un peu de nourriture et surtout de boire, car j'étais dévoré de soif. Le vent était toujours très-fort, j'avais peur de ne pouvoir allumer le feu. Je commençai par faire une fervente prière et ma première allumette s'enflamma. Dépourvu de chaudière pour faire fondre la neige, à la façon des sauvages, je pris un bloc de neige, je l'embrochai, le plaçai devant le feu et posai ma soucoupe par-dessous. Elle fut vite pleine, je la vidai plusieurs fois et m'en régalai avec délices, il me semblait que je n'avais jamais rien bu de si bon dans ma vie. Je mangeai quelques bouchées de viande pilée mêlée de suif et je repartis. Il me restait à marcher pendant quatre heures. J'avais cru voir, en allumant mon feu, que ma montre indiquait trois heures seulement, mais quand j'eus achevé mon repas et que je me remis en route la nuit se faisait déjà. Je priai avec ferveur mon bon ange gardien en lui répétant maintes fois *Angele Dei*... Bientôt il fit si sombre, que je dus me conduire comme un aveugle et m'en rapporter uniquement à mon bâton et à mes raquettes, mes seuls guides et ma seule ressource pour me protéger contre le danger de m'égarer ou de me geler. Il y avait déjà 8 pouces de nouvelle neige au-dessus de l'ancienne ; sur le sentier, mes raquettes enfonçaient régulièrement de 4 à 6 pouces,

aussi la marche me fatiguait horriblement. Je marchais depuis sept heures du matin avec la plus grande hâte possible, quelquefois les forces m'abandonnaient, mais mon courage y suppléait. Enfin j'arrivai sain et sauf à sept heures et demie du soir, tellement couvert de neige et de frimas que le R. P. LECORRE me dit que j'avais toute la mine d'un véritable mendiant.

Cela ne m'empêcha pas de présider, le lendemain, à la rénovation des vœux. Ma voix était rauque et fatiguée, je ne crus pas néanmoins devoir me dispenser d'adresser quelques paroles d'exhortation. La fête fut splendide, elle terminait la retraite annuelle du P. LECORRE et des quatre Frères. Notre chapelle avait été décorée d'une manière exquise par nos excellentes Sœurs de charité. Elles vinrent, avec tous leurs enfants de l'école et de l'orphelinat, assister à la cérémonie et chanter des cantiques. Au réfectoire aussi on fit grande fête pour célébrer le cinquantième anniversaire de l'approbation de nos saintes Règles.

Le 26 février une occasion favorable se présenta d'aller visiter deux nombreux camps de sauvages plats-côtés-de-chien. Deux métis catholiques se rendant dans la même direction, mais moins loin que nous, nous accompagnèrent. Mon voyage devant être plus long que le leur, j'avais dû prendre des provisions pour moi et aussi pour mes coursiers, et mon traîneau était lourdement chargé. J'avais, pour le traîneau, quatre jeunes chiens qui n'étaient pas encore domptés. Les malheureuses bêtes, ayant trop mangé avant de partir, se trouvèrent tout alourdies, ce qui me causa beaucoup d'ennuis et de fatigues. Bientôt elles purent à peine se traîner, et force me fut de me laisser devancer par mes compagnons. J'arrivai deux heures après eux au campement, et encore mes bons métis s'étaient arrêtés plus tôt que d'habitude

pour m'attendre et ils avaient eu soin de préparer mon repas. Nous récitâmes ensemble le chapelet et la prière du soir. Le lendemain nous reprîmes notre marche, mais mes chiens n'étaient pas rétablis et les Indiens qui nous accompagnaient ne purent nous attendre, tant il leur tardait de retourner à leurs huttes sur la montagne de la Corne. e dus me résoudre à camper avec mes métis au pied de cette montagne, dont nous fîmes l'ascension le lendemain seulement. Il était onze heures quand nous arrivâmes au camp esclave. Nous y prîmes notre repas et aussitôt après nous continuâmes notre route pour atteindre le premier camp plat-côté-de-chien dans la soirée. Je me fis aussitôt indiquer la hutte du chef Djémy et je m'y rendis. J'y fus très-bien reçu par lui et par une douzaine d'hommes qui m'attendaient. Djémy était plus riche que le chef des esclaves dont j'ai parlé plus haut. Sa loge, en peaux de caribou, étant plus vaste, le froid n'y pénétrait pas si facilement. Il possédait aussi quelques ustensiles de cuisine et de table. Dès mon arrivée je dus parler aux sauvages, qui m'écoutèrent avec la plus vive attention. C'est que les Plats-Côtés-de-chien ou Flancs-de-chien sont plus religieux et plus fervents que nos malheureux esclaves. Je prolongeai mes instructions jusque vers onze heures. Personne ne songeait à se retirer, mais pour mon compte, j'éprouvais dans tout le corps une très-grande fatigue et ma voix s'en ressentait, aussi, à plusieurs reprises, je dus congédier mes auditeurs en leur disant que, malgré ma bonne volonté, je ne pouvais plus parler et qu'il me fallait du repos.

La hutte étant plus vaste que celle du chef esclave, je pus m'installer à mon aise; je dormis d'un profond sommeil et me levai assez tard. Après avoir récité la prière du matin avec les sauvages, je fis atteler mes chiens et ceux de mon petit Henri, et nous partîmes pour le second

camp, où nous arrivâmes vers midi. Ce camp comptait six loges, comme le précédent. Quelques sauvages d'un camp voisin arrivèrent aussi pour me voir. Ce fut une grande joie pour ces pauvres enfants. Malheureusement j'étais contraint d'abréger ma visite. Je me hâtai de les réunir et je les exhortai à la fermeté et à la fidélité à la religion, car je craignais la mauvaise influence de leurs rapports avec les protestants du fort Simpson, peu éloigné de leur camp. Je fis ensuite quatre baptêmes et un mariage. Beaucoup d'entre eux auraient voulu se confesser, je ne pus en entendre qu'un petit nombre et je me hâtai de revenir chez le chef Djemi, à l'autre camp où je devais passer la nuit. Avant de prendre mon repos je fis encore quatre baptêmes dans ce camp.

En regagnant la mission nous nous arrêtâmes sur la montagne la Corne, chez nos chasseurs. Je leur signifiai d'avoir à se rapprocher de notre résidence, sous peine de ne pas leur prendre un seul de leurs animaux. Ils m'obéirent et levèrent le camp le 2 mars, malgré un vent glacial et très-fort.

Je rentrai moi-même à la mission le 4 mars à sept heures du soir et ce fut la fin de mes voyages de long cours pendant l'hiver de 1876. En arrivant ici à la fin du mois d'août 1875, je croyais que j'allais me reposer plus que jamais ; cependant j'ai dû coucher quarante-quatre fois à la belle étoile ou en campement sauvage, ce qui est à peu près la même chose. De plus, j'ai dû laisser de côté la visite de deux autres camps sauvages dépendant de notre mission, faute d'occasion pour m'y rendre.

Vers la fin de cet hiver il me fallut aider notre cher F. Boisramé au transport du bois pour notre église en construction. Le chantier était à une distance de 8 milles ; j'y ai fait une quinzaine de voyages. Grâce à notre activité, cette église, entreprise l'été dernier, avancera rapide-

ment. Nous construirons aussi une maison pour le premier moulin à pouvoir d'eau arrivé au Mackenzie et nous couvrirons en bardeaux l'église, le moulin et la maison des Sœurs.

Pour former notre petit Frère novice Olivier Carour aux travaux de nos missions, je crus devoir l'envoyer travailler un peu au chantier, à la condition qu'il rentrerait chaque soir. Or, le 27 avril, le Frère revenait portant un gros *billot* sur un traîneau attelé de cinq chiens. Il y avait eu ce jour-là un fort dégel, grâce à une chaleur peu ordinaire pour la saison. La marche était fort pénible et d'autant plus que notre cher Frère était novice dans l'art de faire marcher les chiens. Il eut toutes les peines du monde à conduire son bois jusqu'à mi-chemin, quand tout à coup le vent tourna au nord et se mit à souffler avec violence. Bientôt la neige tomba, d'abord à gros flocons, puis très-fine comme en hiver, à mesure que la température baissait. Le vent redoubla de fureur et ce fut une tourmente de neige comme on en voit rarement au cœur de l'hiver. Le Frère avait vent debout, ses chiens ne pouvaient plus avancer, la neige les aveuglait. force lui fut d'abandonner son bois. Mais comme il n'arrivait pas, nous commencions à être bien inquiets sur son compte. Je voulais aller à sa rencontre avec le F. Renault; le P. Lecorre voulut se dévouer à ma place et partit avec le Frère. Une heure après il revint ramenant notre cher petit F. Carour, couvert de neige et de frimas et tout grelottant. Comme il avait eu d'abord excessivement chaud, le froid l'avait saisi. A peine arrivé il se glissa dans sa chambre, appelant le F. Salasse à son secours pour l'aider à défaire les cordons de ses mocassins; le Frère fut obligé de les couper, ils étaient gelés. Craignant que ses pieds ne fussent pareillement gelés, je les lui fis immédiatement mettre dans un

bain froid et, grâce à Dieu, nous en fûmes quittes pour la peur. Il resta cependant toute une journée malade du froid qu'il avait éprouvé et il était temps qu'on vînt à son secours; quelques minutes plus tard il était perdu, la nuit venait, les chiens n'auraient pas pu retrouver le sentier enseveli sous une nouvelle couche de neige; le Frère n'aurait pas su, faute d'habitude, prendre la bonne direction, il en était déjà au point de ne pouvoir presque plus se remuer... Quelle perte douloureuse nous aurions faite et combien je remercie la Providence de lui avoir envoyé un sauveur.

Mais après le retour du P. LECORRE, le F. RENAULT à son tour n'arrivait plus : nouvelle inquiétude à son sujet. Cette fois je n'y pus tenir et me lançai à sa recherche avec le P. LECORRE. Celui-ci me devança, mes raquettes ne valaient rien et me faisaient tomber à chaque pas; bientôt je le perdis de vue et, peu rassuré sur mon propre compte, je me pris aussi à trembler pour mon cher compagnon. La tempête était si forte, qu'on était renversé par la violence du vent, et la neige tourbillonnait d'une manière affreuse. Enfin vingt minutes après j'entendis le P. LECORRE qui appelait les chiens du Frère; nous nous retrouvâmes tous sains et saufs et nous en remerciâmes Dieu de grand cœur. Nos bons Frères avaient réellement couru de grands dangers, des chiens errants avaient attiré ceux du F. RENAULT en dehors du sentier, il se serait infailliblement perdu au milieu des ténèbres sans l'arrivée du P. LECORRE. Et c'était le 27 avril! Quel climat!

Les 6, 7, 8 et 9 mai, nous eûmes encore des neiges abondantes. En arrivant à terre elles fondaient, il est vrai, mais la vieille neige avait persisté et l'on découvrait à peine le sol dans quelques endroits.

Jusqu'au 19 juin je ne quittai plus la Providence.

Durant ce temps nos deux établissements ont, comme d'habitude, rivalisé d'ardeur pour travailler au bien de la mission. Aidé du P. Lecorre, je donnai mes soins les plus assidus au spirituel et au temporel de la mission. Nos bons Frères faisaient de même, chacun selon sa spécialité. Le F. Salasse, presque sexagénaire et très-petit de taille, rend les plus grands services par tous les métiers auxquels il se livre, car il est à la fois forgeron, ferblantier, horloger, mécanicien, etc. Il a une forge équipée et un atelier de ferblanterie et d'horlogerie ; il travaille pour toutes nos missions du Vicariat. Le F. Boisramé, qui est menuisier et charpentier, a beaucoup d'habileté et une ardeur infatigable à l'ouvrage. Aidé d'un excellent ouvrier canadien il travaille en ce moment à une chapelle à laquelle nous donnons le nom pompeux de cathédrale. Le F. Renault est notre fermier. Il s'entend fort bien à sa besogne et malgré nos hivers de sept mois, en s'y prenant à temps, un été de trois mois lui suffit pour nous procurer une grande quantité de pommes de terre et d'orge qui nous sont de la plus grande utilité pour l'entretien de l'école et de l'orphelinat. Mais ce bon Frère devra aller soigner le jardin et la cuisine du R. P. Gascon, tandis que le F. Scheers viendra ici pour travailler de temps en temps de son métier, c'est-à-dire faire des sabots pour tout notre personnel et pour les enfants de l'école. Enfin, le F. Carour nous est très-précieux comme pêcheur et comme vacher. Précédemment, pendant l'été, nous avions été obligés de confier la pêche à des Indiens, mais ils étaient loin de faire leur devoir en conscience, le poisson était insuffisant et nos filets se pourrissaient entre leurs mains, de telle sorte que la mission faisait beaucoup de dépenses et manquait encore de poisson. Le pêcheur indien n'avait d'autre occupation que la pêche, tandis que notre tout petit Frère trouve encore le

moyen de soigner notre troupeau de bêtes à cornes.

C'est ainsi que tous ces chers Frères nous rendent de grands services. Puissent toutes nos missions en avoir de semblables! Malheureusement quelques-unes n'ont encore que des mercenaires et, dans ce pays, ils sont si loin de valoir pour le travail ceux des contrées civilisées, que plusieurs de nos Pères aiment mieux se livrer eux-mêmes à toutes sortes de travaux, que d'avoir affaire à de pareilles gens.

Après avoir passé deux mois à la Providence, témoin de tout ce dévouement, je voulus aller donner une mission à la rivière au Foin (Sainte-Anne), sur le grand lac des Esclaves. Ce poste, faute de Missionnaires, avait été forcément négligé depuis longtemps, à l'exception d'une année pendant laquelle le R. P. Gascon y résida. Dès le mois de septembre 1875, un maître d'école anglican s'y était établi à poste fixe. Ce maître d'école est un métis esclave écossais, du pays. Quoique peu instruit, comme il parle très-bien la langue esclave, sa langue maternelle, il peut faire beaucoup de mal à nos néophytes de Sainte-Anne : voilà pourquoi, bien que ma présence eût été fort nécessaire à la Providence, je crus devoir entreprendre ce voyage.

Je partis le 19 juin, en compagnie du F. Renault et de trois Indiens, dans un canot d'écorce de bouleau que j'avais équipé C'était la première fois que je me faisais accompagner d'un de nos Frères dans un voyage de cette sorte et les services qu'il m'a rendus me font regretter de n'avoir pu jusqu'à ce jour me procurer cette consolation. Jusqu'à présent j'ai toujours été seul ou en compagnie de métis et même le plus souvent de sauvages. A peine étions-nous en chemin depuis trois heures, que le vent contraire nous obligea à une halte assez longue. Le lendemain, nous continuâmes malgré le vent debout,

afin d'arriver à un camp d'Esclaves dépendant de notre mission. Nos trois Indiens pagayeurs firent d'autant plus volontiers cet effort, qu'ils étaient de ce camp. J'en fus très-heureux, parce que cela me ménageait la possibilité d'instruire ces sauvages et d'y faire quelques baptêmes. J'en eus trois à faire, en effet, et ayant appris que les Esclaves de ce camp ne devaient point aller à la Providence pour prendre part à la mission qui s'y prêchait alors, je leur fis de sévères observations sur leur indifférence pour leur salut. Cette tribu d'esclaves est généralement plus apathique que toutes les autres pour la religion.

Je ne pus repartir que le 21, à dix heures du matin. Je me hâtai cependant afin de profiter d'un vent d'autant plus favorable qu'il chassait au large du grand lac des Esclaves la glace que nous supposions devoir osbtruer notre passage. Nous allâmes camper à l'ouest, sur la rive du lac. Nous fûmes satisfaits de le voir débarrassé des glaces, elles venaient seulement de disparaître et avaient tellement influé sur la végétation, qu'elle était en retard de trois semaines sur celle de la Providence, mission qui se trouve plus à l'ouest sur les bords du gigantesque Mackenzie.

La pluie nous retint au campement jusqu'à midi, le 22 ; enfin, le temps étant devenu beau et calme, nous partîmes à la pagaye pour essayer d'aller camper à la pointe de Roches, distante d'environ 16 milles de Sainte-Anne. Arrivés là, nous nous arrêtâmes dans l'intention d'y passer la nuit, mais pendant que le souper s'apprêtait je proposai à nos Indiens de faire un effort et d'essayer de profiter du beau temps pour gagner durant la nuit le terme de notre voyage.

La proposition fut acceptée, et aussitôt après le souper nous nous embarquâmes et nous fîmes force de rames. Le calme étant parfait, au lieu d'aller faire le tour d'une

grande baie en longeant la terre, nous traversâmes en droite ligne, et nous arrivâmes à onze heures et demie du soir.

La maison de la mission Sainte-Anne se trouve à l'embouchure même de la rivière au Foin, tandis que le fort de la Compagnie est situé à 1 mille plus haut, sur le bord de la même rivière. Je désirais loger dans la maison, et j'y fis débarquer mon petit bagage ; mais comme elle n'est pas achevée et que tout y était en désordre, nous dressâmes notre tente dehors.

Le 23, nous commençâmes notre journée par mettre un peu d'ordre dans la maison et décorer l'autel de notre mieux ; puis j'y dis la messe du Sacré-Cœur de Jésus, dont nous célébrions la fête ce jour-là. Je me rendis ensuite au fort, où je fus bien accueilli des métis et des Indiens qui s'y trouvaient. Le commis en charge du poste me fit aussi un accueil bienveillant ; mais il était fort embarrassé pour nous procurer des vivres. Dans son fort, on avait été sur le point de mourir de faim pendant l'hiver. Quand nous y arrivâmes, et pendant tout le temps de notre séjour, les serviteurs, le commis lui-même et toute sa famille, n'avaient autre chose à manger que du poisson, et cela les jours où le vent n'était pas trop fort et permettait la visite des filets. Les autres jours on se contentait de poisson sec, à demi gâté. Heureusement, dans la prévision de cette disette, je m'étais muni de viande sèche, de pemmikan et de quelques pommes de terre.

J'étais à peine arrivé, que les métis et les Indiens, encore en petit nombre, vinrent me prier de fixer ma résidence dans le fort, au milieu d'eux, me disant, ce qui était vrai, que, l'année précédente, le R. P. Gascon l'avait fait, et qu'en 1873, ayant voulu demeurer à la maison de la mission, presque personne n'était allé le trouver.

Bien convaincu par ces raisons, et connaissant bien, d'ailleurs, la paresse de ces sauvages, j'acceptai l'offre que me fit le pêcheur du fort, un Orkenais converti, de me céder sa maison, et je lui prêtai, en échange, ma petite tente de toile; mais les jours de mauvais temps, ne pouvant raccommoder ses filets dehors, je devais lui permettre de venir faire ce travail dans sa chétive demeure, transformée en palais épiscopal. Mes lecteurs doivent bien comprendre que la cabane d'un pêcheur du Mackenzie n'a rien qui ressemble à un palais; j'étais cependant tout fier d'y trouver un abri, et d'en faire à la fois ma chapelle, mon salon et ma chambre à coucher.

Le 25 juin, le premier dimanche que je passai là, mon auditoire était peu nombreux, la plupart des Indiens étant encore en chemin pour venir. J'invitai cependant toutes les personnes qui avaient fait leur première communion à remplir leur devoir pascal, ce qu'elles n'avaient pu faire plus tôt, faute de Missionnaire. Toutes répondirent à mon appel. Depuis mon arrivée je réunissais les adultes deux fois par jour, et à midi je faisais réciter les prières aux enfants et leur enseignais le catéchisme. Le reste du temps, j'étais à la disposition des Indiens; mais je remarquai bien vite qu'ils étaient loin d'égaler en ferveur ceux des autres tribus. J'eus aussi plusieurs fois l'occasion d'observer la mauvaise influence exercée par le maître d'école, qui avait porté à l'indifférence et au découragement même les meilleurs. Aussi avais-je été bien inspiré par la Providence de me rendre au milieu d'eux au moment opportun. Plusieurs d'entre eux, les meilleurs, me dirent que trois semaines avant mon arrivée, à force d'entendre parler contre les catholiques, ils avaient abandonné leurs pratiques de piété et cessé la récitation du chapelet le dimanche. Pauvres gens, combien ils ont besoin d'être affermis dans la foi!

Cependant, dès mon arrivée, ils reprirent leurs bonnes habitudes, et beaucoup assistèrent à nos réunions de chaque jour. Je fus souvent obligé de faire de la controverse tant en public qu'en particulier. Malgré tout, je vis bien que quelques-uns conservaient encore les préjugés que les hérétiques leur avaient inculqués contre notre sainte religion.

Le 30 juin, tous les sauvages de la rivière au Foin étaient arrivés. Le nombre en est peu considérable. Il y avait en tout quatorze loges et trois tentes, ce qui fait en tout cen ttrente personnes.

Le second dimanche que je passai à Sainte-Anne tombait le 2 juillet, fête de la Visitation. J'avais préparé quelques sauvages à la première communion et à la confirmation. Sept d'entre eux y furent admis; plusieurs autres communièrent aussi.

Dans la pauvre chaumière que le pêcheur m'avait prêtée, je voulus célébrer avec le plus de pompe possible. En fait d'insignes pontificaux, je n'avais que ma croix pectorale, mon anneau, ma mitre, des sandales et des bas blancs. Le F. Renault m'assistait. Une valise de bois, à défaut de chaire ou de banc, me servit de trône pontifical. L'appartement était loin d'être somptueux, les murs étaient enduits d'une épaisse couche de fumée et la propreté laissait beaucoup à désirer. Mais les sauvages n'en furent pas moins émerveillés de toute la pompe déployée en cette circonstance. Presque tous y assistaient, sauf les enfants, que l'exiguïté de l'enceinte ne permit pas d'y admettre, et qui, d'ailleurs, devaient avoir ensuite leur réunion particulière.

Depuis la venue des sauvages ma maison se remplissait chaque soir, ce qui ne causait pas peu d'ennui au maître d'école, car c'est précisément son père converti qui m'avait prêté sa maison.

Ces sauvages, malheureusement, comme je l'ai déjà dit, sont extrêmement apathiques ; ainsi, quand je disais ma messe à huit ou neuf heures, c'était trop tôt pour eux, ils n'étaient pas encore levés. Il est vrai qu'ils se couchent fort tard en été. Quant à leurs enfants, ils font presque ce qu'ils veulent ; les parents ne savent pas assez user de leur autorité ; il en résultait qu'ils ne venaient que selon leurs caprices à mes réunions de midi.

J'avais le dessein de faire une nouvelle cérémonie, le 9 juillet, dernier dimanche de mon séjour à Sainte-Anne, et j'avais préparé cinq personnes, dont deux vieilles octogénaires, à la première communion. En outre, plusieurs adultes devaient aussi être baptisés. Mais tout à coup, le 8 juillet, le temps devint favorable, et, comme la disette régnait dans le camp, mes Indiens se mirent dans la tête de partir ce jour même, et cela à l'heure du coucher du soleil. Je fis tout au monde pour retarder leur départ et pour retenir au moins ceux qui devaient être admis le lendemain aux sacrements. Ce fut peine inutile. A peu près tous voulurent s'en aller, et il ne resta que quatre huttes. Parmi les sauvages restés en arrière se trouva un des hommes préparés pour la première communion et la confirmation, et une femme pour le baptême. Et ceux-ci, eux-mêmes, partirent le dimanche dans l'après-midi.

Quelques jours auparavant avait eu lieu un événement important pour le poste de la rivière au Foin : je veux parler du passage de onze berges du Mackenzie se rendant au portage la Loche pour aller chercher l'approvisionnement habituel de marchandises pour toute l'année.

Ces berges arrivèrent le 6 juillet et s'arrêtèrent tout un jour. Le R. P. de Kerangué y était de passage ; après avoir donné ses missions de Saint-Paul (rivière des Liards) au pied des montagnes Rocheuses, il était des-

cendu à la mission du Sacré-Cœur (fort Simpson), et, suivant mes ordres, il allait à Saint-Joseph (île Orignal, sur le grand lac des Esclaves) remplacer le R. P. Gascon. Celui-ci allait à Saint-Isidore exercer son zèle et achever de faire bâtir une maison-chapelle pour ce poste, qui devient de plus en plus important et un grand centre de commerce.

La plupart des employés des berges étaient catholiques; aussi s'empressèrent-ils de venir me demander ma bénédiction et assister aux exercices de la mission. Il y avait aussi à bord des berges un ministre nouvellement promu, après une épreuve d'une année, comme maître d'école, et la femme de M. B..., évêque anglican. Cette dernière se rendait à Athabaska, où son cher mari désirait se fixer. Ce qui m'affligea beaucoup, ce fut d'apprendre qu'un ministre allait s'établir au Vermillon, rivière de la Paix. C'était précisément le petit ministre boiteux qui se trouvait dans les berges.

Je crains beaucoup que ce ministre ne fasse bien du mal dans cette mission, que notre manque de Missionnaires ne nous permet pas de soigner comme nous voudrions. Je crains d'autant plus, que ce ministre est un métis anglais parlant très-bien le cri, qui est sa langue maternelle. J'ai dû prendre quelques mesures urgentes pour prévenir ce mal.

Les berges repartirent le lendemain, mais avant de nous quitter tous les catholiques de la brigade vinrent me demander ma bénédiction. Ils se mirent à genoux sans respect humain, en présence des protestants. Comme ils étaient nombreux et que je les savais pressés, je proposai de les bénir tous ensemble, mais ils n'y voulurent pas consentir. Il fallut que chacun reçût une bénédiction particulière, baisât mon anneau et me touchât la main. Les protestants eux-mêmes voulurent me

toucher la main. Ce spectacle ne parut guère plaire au ministre, ni au maître d'école, ni à la femme de l'évêque anglican. Le maître d'école, qui n'était pas loin de moi, ne reçut que de rares poignées de main, tandis que le F. Renault, placé à mon côté, en reçut autant que moi. Ce départ des berges fut un véritable triomphe pour les catholiques, et je suis bien aise que nos Indiens y aient assisté.

Mes Indiens étant tous partis, et de graves affaires réclamant ma présence à la Providence, je songeai à m'éloigner d'un poste où d'ailleurs je n'avais plus rien à faire. Je m'étais proposé de partir en canot avec le Frère et deux sauvages. Mais ceux-ci apprenant qu'une barque devait aussi partir le 9 pour la Providence, ils formèrent le projet d'y prendre passage et de m'entraîner avec eux. Ils avaient l'espoir de ne pas tant se fatiguer dans la barque que dans le canot. Les voyant bien décidés à partir et à me laisser dans l'embarras, sans faire semblant de rien, je vendis mon canot et retins mon passage. Bon gré, mal gré, à cause de la disette, il fallait partir le 9, bien que ce fût un dimanche. Sept Indiens avaient pris passage avec nous à bord de la barque. La misère commença bientôt pour eux. Ils n'eurent pour nourriture que quelques poissons secs à demi gâtés et, au lieu du vent favorable qu'avaient espéré les rameurs, nous n'eûmes presque continuellement que vent debout. Aussi, après deux journées ils commencèrent à en avoir assez et, la faim les excitant, ils furent sur le point de nous abandonner sur une île en nous laissant le soin de la barque qui appartenait à la Compagnie et dont ils se souciaient fort peu. Malheureusement pour nous, nous étions suivis de près par trois canots qui portaient les familles de nos rameurs et la tentation était bien forte pour eux. Nous dépensâmes au

moins deux heures à les haranguer. Le maître d'école, qui était un des passagers et qui avait ses raisons pour arriver promptement, se montra le plus ardent pour décider les sauvages à continuer leur route, il promit même aux employés de la Compagnie une augmentation de salaire. Quant à moi, je ne promis rien et me contentai de rappeler à mes Indiens qu'ils avaient eux-mêmes préféré la barque au canot et qu'ils avaient bien mérité ce qui leur arrivait. Deux des rameurs seulement nous abandonnèrent, et nous continuâmes notre route sans autre aventure. Nous arrivâmes le 12 juillet à la Providence.

Le résultat de mon voyage à Sainte-Anne semble se résumer en bien peu de chose : trois baptêmes d'enfants sur les bords du Mackenzie, quatre baptêmes d'enfants et un d'adulte à Sainte-Anne, sept premières communions et huit confirmations. Mais ici dans ces déserts du Nord, si le pays est vaste, immense, la population est presque nulle. Nous passons une grande partie de notre temps à courir après quelques âmes très-abandonnées, disséminées çà et là, et que le protestantisme cherche à nous ravir. J'espère que le bon Dieu tiendra compte aux Missionnaires qui se dévouent dans ces pays, de tous leurs sacrifices, de leurs privations sans nombre et de leurs peines de cœur en présence de l'ingratitude de la plupart de leurs ouailles. Notre joie et notre récompense assurément ne sont pas de ce monde. Nous les espérons dans l'autre. Amen !

3 septembre 1876.

Nous sommes dans l'attente des berges depuis deux ou trois semaines ; nous attendons leur retour du portage la Loche. Nous espérons y trouver le R. P. GROUARD,

accompagné de plusieurs Missionnaires. Mais déjà deux berges sont arrivées en avance sur les autres et nous n'avons eu ni Missionnaires, ni lettres d'Europe. Nous sommes dans une vraie anxiété, ne sachant pas si nous recevrons le nécessaire pour passer l'année. J'appréhende que nous ne manquions de bien des choses d'une absolue nécessité. Déjà nous n'avons plus de vin que pour cinq ou six messes. Que le bon Dieu ait pitié de nous !

Recevez, mon très-révérend et bien-aimé Père, la nouvelle assurance de ma piété filiale.

ISIDORE, Ev. d'Erindel, O. M. I.

---



Nous extrayons d'une lettre du R. P. HUSSON, adressée à Mgr CLUT et contenue dans celle qu'on vient de lire, les lignes suivantes, concernant le F. Alexis RAYNARD :

..... J'avais oublié de vous parler de ma visite à la rivière des Maisons lorsque je descendais avec la berge. Nous sommes arrivés sur les lieux à jamais tristement célèbres vers midi. Mon premier soin fut de me rendre à l'endroit où avaient été déposés provisoirement les ossements de notre cher Frère. En fouillant soigneusement le sable, je trouvai encore quelques ossements épars, entre autres deux éclats du crâne, l'os coronal coupé en deux et plusieurs articulations des pieds et des mains.

Tandis que nos hommes préparaient le repas, je me rendis au premier campement où stationna Louis, l'Iroquois, alors qu'il avait déjà commis son meurtre. Ce campement se trouve sur le bord de la rivière des Maisons, à un petit mille de la grande rivière. En cherchant soigneusement parmi les charbons éteints et les feuilles sèches, je pus